

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale](#)[Collection](#)**1604 - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale, vol. 2 - Jean Houzé**[Item](#)**1604 - Jean Houzé - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - T. 2 - BnF**

1604 - Jean Houzé - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - T. 2 - BnF

Auteurs : Sénèque

Description matérielle de l'exemplaire

Format8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

34 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1359

Titre longLE DEUXIESME // VOLUME, // DES OEUVVRES // MORALES ET // MESLEES DE // Senecque : // CONTENANT SES CENT VINGT- // quatre Lettres ou diuers discours Philosophi- //ques à Lucilius. // TROISIESME EDITION. // A SAINT GERVAIS, & ce vent // A PARIS, // Chez Iean Houze Libraire, au Palais en la // gallerie des prisonniers. // [-] // M. DCIII. // Avec priuilege du Roy.

Présentation générale de l'exemplaireL'ouvrage de la BnF *Les Œuvres morales et meslées de Sénecque*, Paris, J. Houzé, 1604 ne comprend que le T. 2.

Imprimeur(s)-libraire(s)Houzé, Jean

Date1604

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et coteParis (Fr), Bibliothèque nationale de France, R-51126

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation[Bibliothèque nationale de France](#)

Sources de la numérisationPhotographies de travail, Anne Réach-Ngô

Type de numérisationNumérisation partielle

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesLes quelques pages photographiées montrent des annotations manuscrites sur la page de titre ainsi que sur [le plat de devant](#) et [le plat de derrière](#).

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : BnF Gallica
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Sénèque, 1604 - Jean Houzé - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - T. 2 - BnF, 1604

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1359>

Copier

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 27/01/2017 Dernière modification le 31/07/2024

LE
DEVXIESME
VOLVME,
DES OEUVRES
MORALES ET
MESLEES DE
Senecque;

CONTENANT SES CENT VINGT-
quatre Lettres ou divers discours Philosophi-
ques à Lucilius.

TROISIÈSME EDITION.

reperit

A SAINT GERVAIS, &c. &c. &c.

A PARIS,

Chez Jean Houze Libraire, au Palais en la
gallerie des prisonniers.

M. DCIII.

Avec privilege du Roy.

Labbe 1653



AV LECTEUR.

AYANT essayé es traittez precedens les difficultez qu'il y a de bien représenter en François les discours d'un si severe & sententieux authœur Latin, qu'est Senecque, i'estoy' comme deliberé de laisser la piece entiere à quelque autre. Mais venant à ietter l'œil sur les lettres à Lucilius, i'y ay trouué tant d'erudition & d'instruction pour toutes sortes de personnes, & sur tout en ce dernier temps; que ie n'ay peu me retenir, ains poursuivant l'œuvre encommencé me suis essayé d'exprimer le plus proprement & familièrement qu'il m'a esté possible, les conceptions de ce grand Philosophe. Je ne veux excuser ni accuser ma version, car ce seroit tomber en des extremités vicieuses: mais ie vous en laisse le iugement & la censure equitable. Si le sieur de Pressac, qui en a traduit quelque partie, eust achemé,

** ij

ie me fusse gardé d'y toucher. Mais puis qu'il
 en a laissé plus des deux tiers, & que par fois
 il a retranché des clauses entieres, & présenté
 seulement ce qu'il estimoit le plus conueni-
 ble, c'eust esté lui faire tort si i'eusse meslé son
 labour parmi le mien. Qu'il iouisse de l'hon-
 neur acquis par ses peines. De moy i'ay com-
 mencé par un bout, & poursuiui tout d'un
 train iusques à l'autre, avec l'ordre & l'enri-
 chissement que i'ay pensé estre requis pour
 rendre la lecture moins ennuyeuse. Je desire
 que mon petit effort vous soit autant agrea-
 ble & profitable, que i'y ay prins de pei-
 ne & de plaisir pour vostre
 contentement.



TABLE

T A B
N A
M

1.
2.

1. Con
2. Del

1. Du
der
2. Du
tro

1. Ex
stu
2. D
do

1. I



TABLE CONTENANT LES SOMMAIRES DES LETTRES DE SENEQUE.

Lettre 1.

1. **E**XHORTATION à bien employer le temps.
2. **E**Qui se contente n'est pas pauvre. page 7.

II.

1. Contre la lecture de diuers liures.
2. De la pauvreté & des richesses. 9.

III.

1. Du moyen qu'il conuient tenir à faire & garder vn ami.
2. Du danger où l'on tombe pour trop se fier, ou trop se desfier. II.

IIII.

1. Exhortation à s'auancer de plus en plus en l'estude de la Philosophie.
2. Dont le fruit est de s'acoustumer au mespris de la mort & des superfluitez de ceste vie. 13.

V.

1. En taxant certains hypocrites, qui sous vne vaine apparence exterieure presumoyent estre plus excellens que les autres hommes, il mon-

** iij

SOMMAIRES DES

6
estre quelle doit estre la conuersation & façon
du Philosophe.

2. Puis il adioust vne sentence d'Hecaton, touchant la conionction de crainte & d'esperance.

17.

VI.

1. Il declare à Lucilius le contentement qu'il a de son auancement en vertu.
2. Puis il monstre par raisons & exemples que l'on apprend beaucoup plus en hantant les doctes & vertueux, qu'en lisant & meditant à par soy.
3. Pour conclusion, il marque ce qu'il auoit recueilli ce iour-la des liures du Philosophe Hecaton.

20.

VII.

1. Qu'il faut euitier les grandes compagnies.
2. Specialement les theatres & spectacles.
3. Et sur tout ne nous approcher d'autres que de ceux qui nous peuuent ou que nous pouuons rendre meilleurs.
4. Notables traits à ce propos.

23.

VIII.

1. Il prefere la vie contemplatiue bien reiglee à l'actiue tumultueuse.
2. Monstre quel soin l'on doit auoir de soy.
3. Sentences touchant la Philosophie, la liberté & les biens.

27.

IX.

1. Du contentement que le sage a de soy mesme, & quels profits sa vertu lui apporte.
2. De la vraye & fausse amitié.
3. Comment se doit entendre que le sage a besoin

soin

LETTRES

soin de beaucoup d'
moins il se peut pa

1. Du profit que la desirant s'auancer fermez.

2. Enseignement deuons demand

1. De la bonne e uoir des person & honnesteme

2. Enseignement se retirer de to

1. Plaisant discou son champes

2. Des commoc à la mort.

3. Paradoxe des se desfaire de vie.

Discours nota
medes con
doutees pl
qui souuen
lors qu'on
blement.

2. Pour la fir du monde

1. Quel so

LETTRES DE SENEQUE. 7
soin de beaucoup de choses, desquelles neant-
moins il se peut passer. 30.

X.
1. Du profit que la solitude apporte à ceux qui
desirent s'avancer & ont besoin d'estre con-
fermez. 38.

2. Enseignement notable touchant ce que nous
deuons demander à Dieu. 38.

XI.
1. De la bonne esperance que l'on doit conce-
voir des personnes qui se monstrent modestes
& honnestement honteuses.

2. Enseignement notable pour ceux qui desirent
se retirer de toute corruption. 40.

XII.
1. Plaisant discours de ce qu'il a aprins en sa mai-
son champestre touchant sa vieillesse.

2. Des commoditez d'icelle, & de la deprauation
à la mort.

3. Paradoxe des Stoiques touchant les moyens de
se desfaire des necessitez & difficultez. de ceste
vie. 43.

XIII.
Discours notable proposant plusieurs beaux re-
medes contre l'apprehension des choses re-
doutees plus par opinion que par raison &
qui souuent n'aduiendront pas, voire mesme
lors qu'on pense qu'elles aduiendront infailli-
blement.

2. Pour la fin il depeint d'un beau trait la vanité
du monde. 48.

XIII.
1. Quel soin nous deuons auoir de nostre corps

** iiij

SOMAIRES DES

2. Qu'il faut fuir toutes occasions qui peuvent nuire.
3. Que celui est le plus riche qui a moins besoin de richesses.

54.

XV.

1. Des exercices du corps.
2. De la moderation des exercices de l'esprit.
3. Que la vie humaine est fascheuse & miserable.

61.

XVI.

1. Qu'il est necessaire de philosopher à bõ esciēt,
2. Responce à la subtilité de certains qui maintiennent l'estude de Philosophie estre inutile.
3. Pour viure content il faut suyure Nature, non point l'opinion.

65.

XVII.

1. L'apprehension de la pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude & amour de sagesse.
2. Tant s'en faut que la pauureté puisse donner empeschement à l'ami de sagesse, qu'au contraire bien souvent elle luy aide & sert.
3. Sentence touchant les richesses.

68.

XVIII.

1. Du comportement de l'homme adonné à l'estude de Philosophie, tandis que les autres se desbauchent & perdent le temps.
2. Du chois de certains iours pour essayer comment nous pourrons supporter la pauureté.
3. De la conuenance qu'il y a entre la cholere excessive & la fureur.

XIX.

1. Il exhorte Lucilius de quitter les sollicitudes & su-

LETTRE

- & faimees de l'honneste rep
2. Brief discours
3. Du chois des a

1. La vraye Philo
- roles qu'en
2. Qui veut phi
- priser la pau

1. Ceux qui s'a
- uent se sou
- on les mes
2. Que c'est vn
- que borne

1. Qui veut au
- despestrer
2. Par quel m
- affaires &
3. Que l'hom
- n'y est en

1. Le seul sag
2. La plus pa
- uoir seeu

1. C'est foli
- dent qu
- estre.

2. Remed
- l'appreh
3. Sētences

du sage.

2. Du vray bien, & la difference qu'il y a entre
qui est honnest & bon.

CXIX.

1. Du moyen de deuenir bien tost riche.
2. De la vanité des richesses du monde.
3. Heureuse commodité de l'homme cõtent de
peu.

CXX.

1. Dispute touchant ce qui est honnest & bon.
2. Comment se peut voir la vertu.
3. Contre ceux qui ne sont iamais cõtens de leur
condition, & qui s'attachent à la vie presente.

687.

CXXI.

Dispute touchant l'apprehension & sentiment
que les animaux ont de leur naturel.

696.

CXXII.

1. Contre les dissolus qui confondent les exer-
cices du iour & de la nuit.
2. Que toutes choses sont aisees à ceux qui suivent
nature.

704.

CXXIII.

1. De l'abstinence & attrempance requise en
l'homme vertueux.
2. Qu'il faut haïr flatterie.
3. De deux sortes de choses qui nous attirent ou
dechassent.

711.

CXXIV.

1. Par quel moyen le vrai bien est compris.
2. En qui ce vrai bien se trouue.
3. Profit à recueillir de ceste dispute.

717.

LES

LES CENT
QUATRE
ou diuers
losophie

A LV
SOM



sprit en quelque
tât de tēpestes &
se sert de toutes
losophie morale
pre pour cest eff
es enseignemen
qui ont faiēt pr
ne soit mis ici e
tences d'eslite
pointe, si on l

V

& la difference qu'il y a entre
le & bon.

CXIX.

devenir bien tost riche.
es richesses du monde.
modité de l'homme cõtent de

CXX.

int ce qui est honneste & bon.
ut voir la vertu.

i ne sont iamaïs cõtens de leur
s'attachent à la vie presente.

CXXI.

l'apprehension & sentiment
ont de leur naturel.

CXXII.

us qui confondent les exer-
la nuit.

font aisees à ceux qui suiuent
704.

CXXIII.

& attrempance requise en
erie.

choses qui nous attirent ou
711.

CXXIV.

vrai bien est compris.
se trouue.

de ceste dispute.

LES

LES CENT VINGT

QUATRE LETTRES,
ou diuers discours phi-
losophiques de Se-
necque,

A LVCILIVS.

SOMMAIRE.



A principale intention
de Senecque en ses 124.
lettres qui nous restent
de celles qu'il a escribes
à son ami Lucilius, per-
sonnage de grande au-
torité, est de mettre l'e-
sprit en quelque assiette ferme au milieu de
tāt de tēpestes & de trauerses de ceste vie. Il
se sert de toutes les aides que fournit la Phi-
losophie morale, pour façonner vn siege pro-
pre pour cest effect: & n'y a rien de notable
es enseignemens des Stoïques, ou des autres
qui ont faiet profession de telle doctrine, qui
ne soit mis ici en auant, avec des mots & sen-
tences d'eslite, qui ont du taillant & de la
pointe, si on les considere arriere des prece-

Vol. 2.

A

S O M M A I R E.

pres de la Sageſſe Diuine: mais eſtans rapor-
tez apres d'une telle clairté, ce ne ſont que
conſeils pueriles & miſerables. Entre diuers
fondemens & apuis que noſtre philoſophe
donne à ce repos d'eſprit, i'y en remarque
deux, deſquels tous les autres dependent. Le
premier eſt, le contentement que l'homme
vertueux doit & peut trouuer en ſon cœur,
qui meſpriſe toutes choſes humaines. Le ſe-
cond eſt, la mort qu'il peut aiſément trouuer,
& qu'il doit chercher & preuenir, ſi elle ne
vient aſſez toſt: afin que deſpeſtré de tous
liens, proches & eſlongnez, il ſoit lors du
tout à ſoy-meſme. Quant au premier, cela eſt
tres-vray, qu'il n'y a rien de ferme au monde:
tout ce que void le Soleil eſt vain, caduque
& periffable. D'auantage, tant plus l'homme
ſe iourne, moins trouue-il d'arreſt & de re-
pos. Mais que pourtant il puiſſe recouurer ce
bien en ſoy-meſme, & ſe donner ce qu'il n'a
point, & dont il eſt coniuéré ennemi, ſ'il eſt
deſpouillé de la pure conoiſſance & crainte
du vray Dieu, c'eſt chercher le ciel en la terre,
& meſſer le ſouuerain bien avec le malheur
extreme. Tout cela donc que Senecque & les
autres diſent du contentement que la vertu
apporte, eſt receuable: ſi par ce mot de vertu
nous entendons la droite pieté, hors laquelle
la condition

S O M M A I

la condition de l'homme m-
ſerable que celle des creat-
raison & de ſentiment.
vertu voirement d'eſtre l-
cent chaines, d'eſtre conte-
ioyeuſement & vertueuſ-
l'on ſe trouue, d'eſtre coy-
de monſtrer vn cœur inu-
gnable à la bonne & mau-
ſi la mere des vertus, la v-
mine par deſſus tous ces
autant de maſques & de
dant il faut confeſſer q-
bien auant es conſcience
& fait des leçons exce-
glorifient de la vraye ſa-
qu'un homme de cœur
quelque ſens, ne ſe ſe-
daigne lire des deux ye-
nement l'oreille à cel-
qui lui ſont ici preſent
nous nous que c'eſt v-
ces epiſtres ici, non pa-
de laiſſer touſiours le
ſecte en leur rang, ſa-
plus qu'il ne conuieni-
xiesme fondemēt il y
en ce que Senecque

14-51126

R E.

SOMMAIRE.

3

la condition de l'homme mortel est plus misérable que celle des creatures destituees de raison & de sentiment. C'est vne grande vertu voirement d'estre libre au milieu de cent chaines, d'estre content de peu, de vivre ioyeusement & vertueusement par tout où l'on se trouue, d'estre coy parmy les dangers, de monstrer vn cœur invincible & inexpugnable à la bonne & mauuaise fortune. Mais si la mere des vertus, la vraye religion, ne domine par dessus tous ces biens-la, ce seront autant de masques & de faux apuis. Cependant il faut confesser que Senecque fouille bien auant es consciences les plus endormies, & fait des leçons excellentes à ceux qui se glorifient de la vraye sagesse: n'estant possible qu'un homme de cœur honneste, & qui a quelque sens, ne se sente atteint au vif, s'il daigne lire des deux yeux, ou prester attentivement l'oreille à celui qui lira les discours qui lui sont icy presentez. Toutesfois, souuenons nous que c'est vn Stoïque qui parle en ces epistres ici, non pas vn Theologien, afin de laisser tousiours les Philosophes de ceste secte en leur rang, sans les esleuer ou abaisser plus qu'il ne conuient. Au regard du deuxiesme fondement il y a double mesconte. L'un en ce que Senecque pense que la mort soit

A ij

la fin des maux de ceste vie, en lieu qu'il se-
 loit vser d'une distinction, laquelle il a ob-
 mise, dont ie ne m'estonne pas: car il l'igno-
 roit. C'est a sçauoir, quant aux hommes co-
 noissans & honorans Dieu, vrayement la
 mort est le commencement de vie: aux pro-
 fanes & vicieux, c'est l'entree à misere &
 punition eternelle. Et combien que leurs
 corps semblent estre deliures, la mort leur
 est seulement vn delai, lequel expiré leur
 condition sera d'autant plus malheureuse que
 la patience du iuste inge aura esté longue.
 L'autre mesconte est, en ce qu'il veut que
 le sage s'affranchisse & deliure soy mesme
 quand il vouldra, sans attendre le mande-
 ment & congé du souuerain: en quoy se des-
 couure la vanité de la discipline des Stoi-
 ques, refutez & condamnez tant par l'ex-
 presse defense de l'auteur de vie, que par les
 loix humaines, voire par les tesmoignages
 d'une conscience qui ne sera pas du tout stu-
 pide ou furieuse. Or ayant discours ail-
 leurs amplement sur ce point, notamment
 en la vie de Senecque, il n'est pas besoin
 d'en parler plus au long. Seulement i ad-
 iousteray quelque mot de l'usage & du fruit
 qu'on peut recueillir des discours philosophi-
 ques que contiét ce volume. C'est par une sin-
 guliere

R-51126

S O M M A
 guliere prouidēce que le
 lu que tant de beaux es-
 tout de Senecque nous so-
 puenēt beaucoup seruir
 ment au cœur l'amour
 font bonne preuue en le
 aprenons en ce volun-
 gesse des Stoïques se p-
 paisiblement le tracas
 à ne tenir conte des ch-
 faire estat d'aucuns
 la mort mesme ne
 nous sera vne gran-
 il nous est reproché
 hommes, que les p-
 plus sages que nou-
 combien soigneuse
 tenir leurs passios
 le a esté leur droit
 & hant courage: c-
 tous dangers; c-
 quād tout leur ri-
 la veuē sur nos i-
 la schetez & arr-
 sont plus hants
 mes qui se disen-
 nous n'auōs de
 dessus les beste.

SOMMAIRE.

5

guliere prouidēce que le Tout puissant a voulu que tant de beaux escrits des Payens, sur tout de Senecque nous soyent demeurez. Ils peunēt beaucoup servir à ceux qui ont vrayement au cœur l'amour de vertu, & qui en font bonne preuue en leurs vocations. Nous aprenons en ce volume (autant que la sagesse des Stoïques se peut estendre) à porter paisiblement le tracas & mespris du monde, à ne tenir conte des choses perissables, & à ne faire estat d'aucuns biens sinon de ceux que la mort mesme ne nous scauroit piller. Ce nous sera vne grande honte, si quelque iour il nous est reproché deuant les Anges & les hommes, que les pauvres incredules ont esté plus sages que nous. Sur tout, qui regardera combien soigneusement ils se sont efforcez de tenir leurs passions en bride & à couuert, quelle a esté leur droiture, moderation, prudence & haut courage: combien ils ont esté resolu en tous dangers; combien retenus & craintifs quand tout leur rioit: venāt puis apres à baisser la veüe sur nos iniustices, dissolutiōs, sottises, laschetes & arrogances, il void que les Payēs sont plus hauts par dessus beaucoup d'hommes qui se disent faits à l'image de Dieu, que nous n'auōs de prerogative & d'auantage par dessus les bestes brutes. Et quant à ce mespris

A iij

de la mort: accompagné d'une ioyeuse attente
 & d'un ardent desir d'icelle, qui ne conser-
 uera que les exhortations de Senecque sont
 infiniment necessaires aujour d'hui: veu que
 nous sommes spectateurs de la misere de tou-
 tes sortes d'hommes, qui pour euitter ce tou-
 ineuitable barguignent hontusement qui est
 ie ne scai quel reste de vie languoureuse apre-
 cablee de folles delices, pour demeurer en la-
 cez en toutes les difficultez qu'il est possible
 de penser, & mourir cent fois le iour, afin de
 ne mourir pas si tost. Je n'aprouue nullement
 les extremittez des Stoïques: mais ie di que
 celles de tout tant que nous sommes (ou de la
 pluspart) sont sans comparaison plus vicieuses,
 par consequent plus dangereuses. Je ne dispute
 point ici de la vie ni de la mort de Senecque,
 ni ne veux curieusement recercher s'il ara-
 tifié par effect ses beaux enseignemens tou-
 chant le mespris du monde. Quelquefois il
 rend assez la raison pourquoy possedant de
 grands biens, il lonoit neantmoins la pauvre-
 té. Je ne le presente pas afin qu'il serue de pa-
 tron que l'homme vertueux soit tenu de suy-
 ure: car ie scai bien qu'il y a eu autant ou plus
 de defect en ses actions, qu'en ces preceptes.
 Mais ie di que ses discours sont recenables,
 pour les raisons que le lecteur discernera ai-
 sement

sément. Autant en
 ces qu'il emprunte
 matiere de doctri-
 spirit, l'homme v
 l'auteur de qui
 quelques autres
 lettres, cōme au
 au commençen
 outreplus quel
 les, afin d'esc
 rheur, qui ne
 tilement, ou a
 visé à ce bu
 mes pour le
 de la vertu.

1. Exhort.
2. Qui se



ce iour t'e
 sé escoule
 me ie le t
 vne parti
 nement
 nous en

S O M M A I R E.

7

sément. Autant en di- ie de quelques senten-
ces qu'il emprunte d'Epicurus: pource qu'en
matiere de doctrine qui redresse & forme l'e-
sprit, l'homme vertueux ne s'arreste gueres à
l'auteur de qui elle procede. Il y a au reste
quelques autres suiets & argumens de ces
lettres, cōme aussi i'ai tasché de les marquer
au commencement de chacune, adioustant
outreplus quelques annotations plus specia-
les, afin d'esclaircir de plus en plus cest au-
theur, qui ne s'est pas soucié de parler sub-
tilement, ou avec methode fort exacte: mais a
visé à ce but de picquer & resueiller les a-
mes pour les induire à bon escient à l'amour
de la vertu.

P R E M I E R E L E T T R E.

1. Exhortation à bien employer le temps.
2. Qui se contente, n'est pas pauvre.

E que ie veux que tu faces, ami Lu-
cilius, est que tu r'entres en posses-
sion de toy mesme, & que tu recueil-
les & gardes le temps qui iusques à
ce iour t'estoit enleué, ou ravi, ou que tu as lais-
sé escouler. Persuade toy qu'il en va ainsi, com-
me ie le te mande. On nous arrache des mains
vne partie de nostre vie, vne autre nous est fi-
nement ostée, le reste s'enuole. La perte que
nous en faisons par nonchalance est tres-hon-

A iiiiij

teuse: & si tu y veux prendre garde, nous laissons
aller vne grande portion de nos iours à mal fai-
re, vne autre à rien faire, & vne autre à faire cha-
ses qui ne nous conuiennent pas. Me pourras-tu
monstrer vn homme qui ait quelque peur de
perdre le temps? qui face cas d'un iour? qui sache
qu'il meurt tous les iours? Car c'est en ceci que
nous nous abusons, asçauoir que nous regar-
dons de loin la mort. Or vne grand' partie d'i-
celle est desia passée: la mort tiét en sa main tout
le temps que nous auons vescu. Fai donc, ami
Lucilius, comme tu me mandes; qu'il n'y ait
heure en ta vie, tant au regard du passé que de
l'auenir, que tu n'embrassés: ce faisant, & ayant
le iourd'hui en ta puissance, tu dépendras moins
du iour de demain. En delayant, la vie se passe.
Il n'y a chose aucune qui soit nostre, que le tēps.
Nature nous a mis en possession de ce seul bien
qui s'escoule & s'ensuit: encores nous en lais-
sons nous chasser arriere par quiconque l'entre-
prend. Mais la sottise des hommes est si gran-
de, qu'ayant obtenu des choses viles & les moin-
dres du monde, brief fort aisées à rendre, ils veu-
lent qu'on sache qu'ils s'en sentent obligez: &
cependant de tous ceux qui ont receu vne cho-
se si precieuse qu'est le temps, nul n'estime en
estre redeuable, combien toutesfois que ce soit
la seule chose qu'un homme de bonne volonté
ne scauroit rendre. Peut estre, demanderas-
tu, à quoy ie m'occupe, moy qui te commande
ce que dessus? Je confesserai franchement, qu'il
m'en prend comme à vn bon mesnager qui
dépend beaucoup. Je sçai quelle despense ie
fai.

5
fai. Je ne puis p
bien ce que ie pe
rendrai compte
comme à plusie
par leur faute:
ne leur rend
cela? C'est que
suffit ce peu q
mieux que tu
mences de bo
nos ancestres
quand on vo
ce qu'il ne re
de nulle vale

1. Contre
2. Contre
3. De la



C'est à fai
ainsi. Je
ueau rassi
auecques
cture de b
de liures
mal arret
nourrir
demeure

fai. Je ne puis pas dire que ie ne perds rien:oui bien ce que ie perds, pourquoy, & comment ie rendrai compte de ma pauvreté. Il m'auient comme à plusieurs deuenus pauvres, non point par leur faute: chascun en a pitié, mais personne ne leur tend la main. Que s'ensuit-il de cela? C'est que ie n'estime pas pauvre celui à qui suffit ce peu qui lui reste. Toutesfois i'aime mieux que tu gardes ce que tu as, & que tu commences de bonne heure. Car, comme disoyent nos ancestres, Il est bien tard pour espargner quand on void le fond. La raison est, qu'outre ce qu'il ne reste gueres, ce n'est que lie & chose de nulle valeur.

2. Celui est riche qui se contente.

II.

1. Contre le changement de demeure.
2. Contre la lecture de diuers liures.
3. De la pauvreté & des richesses.



E que tu m'escriis, ce que i'oy dire de toy, fait que ie commence à t'auoir en bonne estime. Tu ne tracasses point, ni ne t'agites en changeant de lieu. C'est à faire à vn esprit malade de se demener ainsi. Je tien que la premiere marque d'un cerueau rassis est de pouuoir s'arrester & demeurer avecques soy. Pren garde au reste, que ceste lecture de beaucoup d'auteurs, & de toutes sortes de liures, ne sente ie ne sçai quoy de volage & mal arresté. Il faut se tenir à certains escrits & se nourrir aupres, si tu veux tirer quelque suc qui demeure lōg temps en l'esprit. Celui qui voltige

1. Peu tra-
casser,
marque
d'esprit
rassis.

2. Il tient
que la le-
cture de
plusieurs
diuers au-
teurs
nuist au
iugement
& à la
memoire.

& veut estre par tout n'est en aucun lieu. Voila qui auient à ceux qui passent leur vie à voyager, c'est qu'ils logent en beaucoup de maisons, mais ils n'acquierent point d'amis. Il faut que le mesme auienne à ceux qui ne s'adonnent à pas vn auteur; ains lisent en courant & en passant toutes sortes de liures. Vne viande vnie aussi tost qu'on l'a auallée ne profite pas, ni ne se tourne en aliment. Rien n'empesche tant la santé que le frequent changement de medecines. Vne playe ne se soulede pas, si l'on y applique diuers emplastres. Vne plante trop souuent transplantée ne prend pas volontiers racine. Il n'y a chose, tant profitable soit elle, qui profite, si on ne s'y arreste qu'un moment. La multitude de liures distrait l'esprit. Pourtant, puis que tu ne peux lire tous ceux que tu pourrois auoir, c'est assez d'en auoir autant qu'il faudra que tu en lises. Mais ie veux, diras-tu, fueilletter ores celiure-ci, tantost celui-la. C'est signe d'estomach desgousté de desirer diuersité de viandes: s'il y en a de beaucoup de sorte differentes, elles gastent le corps au lieu de le nourrir. Li doncques tousiours les meilleurs: & si quelquefois il te plait faire vne course vers les autres, reuiens tousiours aux premiers. Fai tous les iours quelque prouision contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres sinistres euenemens. Apres auoir beaucoup fueilleté, cueille quelque morceau que tu puisses digerer le mesme iour. Voila comme ie fais de beaucoup de choses que ie lis, i'en remarque & retien quelqu'une. Comme auourd'hui i'ai aprins dedans les ceuures d'Epicurus

*Preuue
par diuers
ses simili-
tudes.*

*Respon-
se à l'obie-
ction com-
mune.*

*Comment
il faut li-
re.*

d'Epicurus ce trait (car ma cour-
trier au camp de l'ennemi, non p-
dre, mais pour espier ce qu'on p-
pauureté, dit-il, est vne chose h-
n'est point pauureté, si elle est
lui-la est riche qui s'accorde
ureté. Pauvre est celui lequel
& non celui qui a peu. Car
bien le riche a d'argent au c-
ceux de grain es granges,
pasturages, ou de deniers à i-
trui, & ne conte point les b-
qu'il pretend auoir? Veux
la mesure des richesses? La
ce qui est necessaire: la sec-

I I

1. Du moyen qu'il conu-
der vn ami.

2. Du danger où l'on t-
trop se desfier.



Vas, ce-
tien am-
rendre
ne lui-
te con-
me n'as pas acoustum-
vne mesme lettre tu
tel pour ami. A ce
au premier sens, c-
& l'as appelé ami.
auons acoustumé d-

d'Epicurus ce trait (car ma coustume est d'en-
trer au camp de l'ennemi, non pas pour me ren-
dre, mais pour espier ce qu'on y fait) La ioyeuse
pauvreté, dit-il, est vne chose honnesté. Mais ce
n'est point pauvreté, si elle est ioyeuse. Car ce-
lui-la est riche qui s'accorde bien avec la pau-
vreté. Pauvre est celui lequel desire plus qu'il n'a
& non celui qui a peu. Car qu'importe com-
bien le riche a d'argent au coffre, ou de mon-
ceaux de grain es granges, ou de troupeaux es
pasturages, ou de deniers à interest, s'il espie l'au-
trui, & ne conte point les biens qu'il a, ains ceux
qu'il pretend auoir? Veux tu sçauoir quelle est
la mesure des richesses? La premiere est, d'auoir
ce qui est necessaire: la seconde, ce qui suffit.

3. Examē
du dire
d'Epicu-
rus con-
chant la
pauvreté
à l'ocasio
de quoy il
monstre
que c'est
des vra-
yes riches-
ses.

III.

1. Du moyen qu'il conuient tenir à faire & gar-
der un ami.

2. Du danger où l'on tombe pour trop se fier, ou
trop se desfier.

T Vas, ce m'escriis-tu, baillé à vn
tien ami des lettres qu'il me doit
rendre: puis tu m'auertis que ie
ne lui descouure pas tout ce qui
te concerne, d'autāt que toy mes-
me n'as pas acoustumé de le faire. Par ainsi en
vne mesme lettre tu auouēs & defauouēs vn
tel pour ami. A ce conte tu t'aides de ce nom
au premier sens, comme d'un mot commun,
& l'as appellé ami, de mesme sorte que nous
auons acoustumé d'appeller gens de bien ceux

1. Faute
de la plu-
part des
hommes,
en matie-
re d'ami-
ties, bien
remar-
quée.

*À sçavoir si
le mouue-
ment des
bestes bru-
tes, est des-
reiglé &
confus.*

*3. À quoy
se rapporte
toute ceste
dispute.*

faite nature ne peut estre en vne nature imparfaite. Si elle l'a, c'est comme les herbes l'ont. Le confesse que les bestes brutes ont des mouuemens fort brusques & violens vers les choses qui semblent estre selon Nature : mais tels mouuemens sont confus & desreiglez. Or il n'y peut auoir de desordre ni de confusion au Bien. L'on pourra demander là dessus, si les bestes brutes se remuent confusement & desreiglement ? Je respondrois qu'oui, si leur naturel estoit capable d'ordre. Mais elles ont vn mouuement selō leur nature. Car nous appellōs confus ce qui quelquefois peut nel estre pas : & soucieux ce qui peut estre assés. Il n'y a chose en qui le vice se mōstre, en qui la vertu ne puisse estre aussi. Les bestes brutes ont de leur nature ce mouuement qu'elles ont. Mais pour ne t'arrester d'auantage, il y aura quelque bien, quelque vertu, quelque perfectiō en vne beste brute : mais que sera ce ? ce biē, ceste vertu, ceste perfectiō ne sera tel le absolument. Car ces priuileges apartiennent aux seuls animaux doūez de raison, ausquels est donné de sauoir pourquoy, iusques où, & comment. Par ainsi le bien n'est en chose aucune, qu'il ne soit douée de raison. Veux-tu sauoir maintenant à quoy se rapporte ceste dispute, & quel profit ton ame en recueillira ? Escoute : c'est pour l'exercer, pour l'aiguiser, & la retenir en quelque honneste meditatio, puis qu'elle doit s'employer & occuper. Or ce qui arreste l'ame courant vers le vice sert de beaucoup. Mais i'aiouste, que le plus grand profit que ie sauroy te procurer, est de te monstrier ton Bien, te separer des bestes brutes, & te loger avec Dieu. Pourquoy exerces & entre-

SE H & C
ties en les forces de tō corp
de plus grandes aux bestes
que propos es-tu si loig
Quai tu auras beaucoup in
animaux te surpasserōt en g
tu perds tāt de temps à agē
pille la cōme les Parthes, ti
mas, laisse la voltiger cōm
es pais d'un cheual sera plu
plus beau au col d'un lion
leger du pied, vn lieure te
Veux-tu point laisser ces
la poursuite desquels tu d
riere, & retourner à ton B
formé, pur, imitateur de l
choies humaines, n'est ab
soi. Quel bien donques y
raison. Achemine lavers
le peut receuoir grand
heureux, lors que toute i
me. Veu qu'en ces rap i
es des hommes, tu n
choisisses, ni que tu vu
vriel enseignement, qui
compas pour cogn
Tu possederas ton
conoiltras c
sont ext
mall
Fin du deuxi

tiés-tu les forces de tō corps? Nature en a donné
de plus grandes aux bestes privées & sauvages. A
quel propos es-tu si soigneux de paroître beau?
Quid tu auras beaucoup travaillé apres, plusieurs
animaux te surpasseront en gétilliesse. D'oùviét que
tu perds tāt de temps à agēcer ta perruque? Espar
pille la cōme les Parthes, tressē la cōme les Ale
mās, laisse la voltiger cōme fōt les Scythes: le crin
espais d'un cheval sera plus estimé, & paroitra
plus beau au col d'un lion. Si tu te disposes à estre
leger du pied, un lieure te devancera de fort loin.
Veux-tu point laisser ces avantages estranges, en
la poursuite desquels tu demeures tousiours der-
riere, & retourner à ton Bien? Et quel, un esprit re-
formé, pur, imitateur de Dieu, esleu é par des^s les
choses humaines, n'establissant riē de soi hors de
soi. Quel bien donques y a-il en toi? Vne parfaite
raison. Achemine lavers sa fin finale, entāt qu'elle
peut recevoir grand accroissement. Estime toi
heureux, lors que toute ioye te naistra de toy mes-
me. Veu qu'en ces rapines, convoitises & cachet-
tes des hommes, tu ne trouveras rien ni que tu
choisisses, ni que tu vueilles; ie te donnerai un
brief enseignement, qui te servira de mesure & de
compas pour cognoistre si t'es parfaict.
Tu possederas ton vray bien, quand tu
conoisstras que les heureux
sont extremement
malheureux.

* *

*

Fin du deuxiesme Volume.

ij

L'IMPRIMEVR AV LECTEUR.

Pour ne vous presenter du papier blanc, nous auons obtenu du Translateur le discours suyuant, qui ne se rapporte pas mal à ceux de Senecque. Vous ne perdrez rien de la lecture d'icelui, comme nous esperons.

DISCOURS, QUEL EST LE but de la Philosophie.

Il y a beaucoup à faire de paruenir à la vraye raison. Car plus est grande la vigueur de l'entendement, moins donne elle d'espace aux esprits humains de iuger comme il faut. Estant dōques ainsi que les autres professions, en s'auançant sur la recherche des choses qui les attouchent, trouuent de iour à autre quelque chose, & se polissent tellement, qu'elles approchent de la perfection, la philosophie seule se void exposée à ce danger, que plus elle est fertile & abondante, plus auance elle de raisons qui s'en trechoquent & contrebalaient. En cela ressemblant au paysant, qui assorti de tous instrumens de labourage, a toutesfois vn champ sterile. Certainement les compagnies des iuges & l'adresse de celui qui plaide font voye aux opinions & sentences prononcées sur les differens: mais quel iuge choisirons nous ici? par quelle voix discernons

vous m'avez la verité? car si vous n'en voyez pas une sans aduantage, vous ne pouvez pas vous en iuger dōc. Mais vous ne parlez pas n'estoyent auueglez d'ignorance, que vous en rapportez vous à l'opinion. En ce discours ie me suis entrepris de vous faire voir que la vertu & la volupté, sont celles que la volupté emporte, quand qu'elle a l'oreille & fait qu'il dire du peuple sa cause & qu'elle domine sur les affection de la pauvre vertu, que de recourir à l'vne tient le parti de volupté pour elle. Quelqu'un contre elle se persuadant qu'il est en débatte fort & ferme, ne sachant que de transporter la principauté du cabinet des femmes. Amour, il se te prie) cest habit de route la dispute? Qu'a de philosophie avec la volupté? Le seigneur mol & effeminé l'autre différent en nom, en effect avec l'autre, comme le Spartiate le Grec d'avec le Barbare nommé Lacedemonien. C'est, tu prens le chapeau


L'IMPRIMEVR AV LECTEUR.

*Pour ne vous presenter du papier blanc, nous
auons obtenu du Translateur le discours
suyuant, qui ne se rapporte pas mal à ceux
de Senecque. Vous ne perdrez rien de la
lecture d'icelui, comme nous esperons.*

DISCOURS, QUEL EST LE
but de la Philosophie.



Il y a beaucoup à faire de parue-
nir à la vraye raison. Car plus est
grande la vigueur de l'entende-
ment, moins elle d'espace

VR AV LECTEUR.
 esenter du papier blanc nous
 du Traducteur le discours
 e se rapporte pas mal à ceux
 Vous ne perdrez rien de la
 i, comme nous esperons.

QUEL EST LE
 a Philosophie.

beaucoup à faire de parue-
 la vraye raison. Car plus est
 e la vigueur de l'entende-
 moins donne elle d'espace
 oritshumains de iuger com-
 es ainsi que les autres pro-
 sur la recherche des choses
 uient de iour à autre quel-
 nt tellement, qu'elles ap-
 on, la philosophie seule se
 er, que plus elle est fertile
 ce elle de raisons qui s'en
 lancent. En cela ressem-
 orti de tous instrumens
 s vn champ sterile. Cer-
 es des iuges & l'adresse
 oye aux opinions & sen-
 differens: mais quel iu-
 r quelle voix discernen-
 rons

rons nous la verité? sera-ce la raison? Mais vous
 n'en trouuerez pas vne sans aduersaire. Ou plu-
 sicut seront-ce les affections? Ha, combien est in-
 stable ce iuge d'ot vous me parlez? Sera-ce la mul-
 titude de voir, comme si les hommes pour la plus
 part n'estoyent aveuglez d'ignorance? Quoy don-
 ques? vous en rapporterez vous à l'arbitrage des
 opinions? Mais vous sçavez que la plus grãd'voix
 est la pire. En ce discours ie me presente vn de-
 bar entre la vertu & la volupté, dont la decision
 sera celle, que la volupté emportera gain de cause,
 attendu qu'elle a l'oreille & faueur de l'opinion,
 qu'au dire du peuple sa cause est meilleure, &
 qu'elle domine sur les affections. Rien ne reste à
 la pauvre vertu, que de recourir à raison, laquelle
 encor n'est pas entiere, ains est pleine de factiōs,
 dont l'vne tient le parti de volupté, voire follici-
 te pour elle. Quelqu'vn contrefaisant le philoso-
 phe, & se persuadant qu'il est de la plus haute
 classe, a debatū fort & ferme à l'avantage de ce-
 ste factiō, ne tachant que de raualer la vertu, & de
 transporter la principauté du Senat des hommes
 au cabinet des femmes. Ami, qui que tu sois, des-
 pouil le (ie te prie) cest habit & ce nom de Philo-
 sophe. Vois tu pas que tu renuerses le fondemēt
 de toute la dispute? Qu'a de commun la philoso-
 phie avec la volupté? Le sectateur de l'vne s'ap-
 pelle mol & effeminé: l'autre ami de sagesse: l'vn
 different en nom, en effect & en toute sorte d'a-
 vec l'autre, comme le Spartiate d'avec l'Atheniē,
 & le Grec d'avec le Barbare. Car apres t'estre re-
 nommé Lacedemonien, Grec, Dorien & Hera-
 cleen, tu prens le chapeau poinctū des Medes, te

traites à la barbaresque, & admire la magnificence Persique, tu deviens barbare & Perse, tu n'es plus Pausanias, ains Mardonius: pourtant te conuient il renoncer au nom & à la race des Grecs. Qu'une populace, qui a l'esprit enfondré dans la boue, & du tout abruti, chante à la louange de volupté, ie n'en di mot: ie regarde en pitié les passions de ceste beste, & supporte son ignorance: mais comment endureroi-je qu'Epicurus trenchast du philosophe, ou que la philosophie mesme follastrast? Impossible me seroit d'excuser vn general d'armée, qui abandonneroit ses troupes prestes à combattre & s'enfueroit le premier, ni vn laboureur qui mettroit le feu en ses bleds, ni vn pilote qui redouterait la mer. Il faut que tu mettes la voile au vent, que tu marches à la teste des esquadrons, que tu cultives la terre: là conuient il travailler & suer. Or rien qui soit beau & bon n'est sans travail. Si tu dis que cela tire apres soy du plaisir, ie l'accorde: en telle sorte que ie veux aussi que le beau & bon precede le plaisir. Mais si tu veux changer l'ordre, tellement que la volupté commande & conduise, la raison luyue & obeisse en simple soldat, ne vois-tu pas combien insupportable & inexorable tyran tu establis? poussant la raison sous le ioug d'une seruitude impure & d'une obeissance à diuerses passions honteuses: tellement qu'elle ne peut se departir d'auec une maistresse qui ne lui commande que choses deshonestes & iniustes. Ie te prie, quelle borne s'establira une volupté supportee de licence? C'est chose certaine que ceste beste farouche est saisie d'un appetit insatiable de passions

sions, desgoustee de tout ce qu'elle void, & ne desirant que les choses les plus rares & mal aisées à reconurer L'abondance l'esleue, l'esperance l'enfle, la dignité la rend outrageuse. C'est vn tyran qui melle la vilenie avec l'honnesteré, qui arme l'iniustice contre l'equité, qui fait iouster l'intemperance contre la modestie: combien que sans peine ce qui est requis pour l'entretien des corps trouue bien tost & aisement de quoy se cōteter. Quelqu'un a-il soif? Il y a des fontaines par tout. Est-il pressé de faim, il y a de la foine & du gland dedans les bois. Le Soleil, que nous contemplons, eschaufe plus que les manteaux. Les prez surmontent-ils pas tous spectacles par la diuerse beauté de leurs couleurs? Et les fleurs pousfent elles pas vne naturelle souefueté d'odeur? la volupté a ses limites, qui ne s'estendent point plus auant qu'en l'usage necessaire de Nature. Si tu veux les franchir & outrepasser, tu verras les plaisirs du monde empoigner le frein aux dents & courir à bride abatue sans se donner aucune relasche, & separeras d'eux les vertus. C'est ce qui esgorge la mesure qu'il faut tenir en l'usage des choses, & le contentement qui en resulte, brief qui engendre des tyrannies. Cest excès est cause que les plus grāds rois de la terre, desgoustez des delices dont ils regorgent, mettent en peine les plus grandes prouinces du monde, à leur fournir quelques moyens d'entretenir leurs voluptez. La Medie leur nourrit des cheuaux, Ionie leur en uoye des courtisānes Grecques, Babylone des eunuques, Egypte des inuentions de toutes sortes, Inde de l'yuoire, Arabie de l'encens & autres sen-

teurs. Les riuieres mesmes seruent à cest entrete-
nement: le Pactole leur fournit de l'or, le Nil du
froment, & on leur porte fort loin de l'eau du
Choaspe. Mais encore cela ne leur suffit. Vois-tu
pas l'un d'eux chercher des plaisirs estrangers, &
bien loin? Ceste faim insatiable lui fait enuier
l'Europe, courir apres les Scythes, ruiner les Per-
sians, forcer Eretrie, faire voile vers Marathon,
tracasser en diuers endroits à l'esgarée. O le pau-
vre & miserable homme que voila! Car qu'y a-il,
ie te prie, plus disetteux que la continuelle con-
uoitise des hommes? Si tost que le cœur se lasche
la bride pour poursuyure ses plaisirs outre le ne-
cessaire vsage d'iceux, il est incontinent desgousté
de l'un ne demandant que le change, & desmesu-
rement conuoiteux de voluptez nouvelles. C'est
ce que signifie la fiction de Tatalus, asçauoir, vne
continuelle alteration des voluptueux: tellement
qu'on apperçoit vn perpetuel flux & reflux de
desirs en eux, à cause que par fois telles gens
baignent en plaisirs & y sont plongez iusques aux
oreilles, par fois se voyent à sec, & comme sur le
sable. Mais quoy qui leur auient, vne douleur poi-
gnante, vne crainte & transse continuelle est mel-
lée parmi le plus beau de leur vie. Car les homes
ne redoutēt riē tāt sinō que le plaisir dōt ils iouir
sēt sur l'heure, leur eschappe, & que celui qu'ils es-
perēt & attēdēt ne viene pas. Et pourtāt force est
que le voluptueux se sente tousiours accompagné
de tristesse, & destitué de liesse: ce qui rend sa vie
incessamment embrouillée & accablée de doutes
& de perplexitez. Represēte toy quelque tyrā, cō-
me fut Critias en Athenes, apres en auoir chassé
les

D
les lois de Solon, & Paulan
celles de Lycurgus. Qu'ont-
deus de liberté, conois b
raison me sont nécessaires p
devoir. Elles me fourniront
dele, assés & suffisante, &
quelle abesse, seruire & che
quelle redout je ne gagnera
qu'à l'exēple du belistre d'
caymandant par les ports
souple ou lopin de chair
grande misere, emprunt
cus, du vin chez Sarambus
prian vne Milesienne d
chanson.

Quel moyen aurōt le
nes plantera-on pour la
trouuerons nous ferm
loyer de ceste victoire
lant & industrieux, qu
peu des poinctures de
considere cōme l'ent
de toutes parts sur i
que le poulpe de m
nourriture de tout c
voluptueux hume a
voluptez sur volupt
sentons nous, s'il t
quelque voluptueu
la veuē de couleurs
les oreilles d'une t
vapeurs fort souf
fomenté de chale

les loix de Solō, & Pausanias à Sparte, où il aneātīe celles de Lycurgus. Qu'ont-ils fait? car ie, qui suis desirieux de liberté, conois bien que les loix & la raison me sont necessaires pour me contenir en devoir. Elles me fourniront de felicité droite, si-dele, assuree & suffisante, non pas de ie ne sçai quelle abiecte, seruite & chetive condition, à laquelle reduit ie ne gagnerai autre chose, sinon qu'à l'exēple du belistre d'Homere, on me verra caymandant par les portes, emporter quelque souppe ou lopin de chair: ou tomber en plus grande misere, empruntant vn disné de Mithe-cus, du vin chez Sarambus, vne garse de Conus, & priant vne Milesienne de m'apprendre quelque chanson.

Quel moyen aurōt les voluptez? quelles bornes plantera-on pour la felicité mondaine? où trouverons nous ferme assiette? qui remportera loyer de ceste victoire? qui sera si heureux, vigilant & industrieux, qui se voye exempt tant soit peu des poinctures de volupté? Au contraire, considere cōme l'entendement humain s'estend de toutes parts sur icelle; & ne plus ne moins que le poulpe de mer espendant ses crins tire nourriture de tout ce qui l'environne, ainsi le voluptueux hume abondammēt de tous ses sens voluptez sur voluptez pour les assouvir. Representons nous, s'il te plait, comme en vn tableau quelque voluptueux confit en delices, saoulant sa veuē de couleurs tresagreables, se chatouillant les oreilles d'une tresdouce musique, flairant des vapeurs fort souefues, goustant diuerses saueurs, fomentē de chaleurs douces, assouuissant sa lu-

sure de toutes caresses & mignardises, desirées
 par gés de ce mestier: si ceste volupté est traue-
 sée de quelque petit delai, si quelque violence la
 despece, & en esparpille le sentimēt pour vn bien
 peu de tēps, la felicité du voluptueux deuendra
 elle pas mouffe & stupide par tel retardement.
 Car tout ce qui esgayé par sa presence, produit
 ennui par son absence. Et quel hōme trouueras-
 tu, qui enuironné de tant de plaisirs mondains
 qu'il ne puisse auoir relasche & loisir de se reprē-
 dre, ne se iuge miserable & perdu? qui ne souhai-
 te respit, repos & abstinence de la desbauche en
 laquelle il s'est plongé pour vn temps? Car vne
 volupté enuieillie engendre douleur. Et n'y a
 rien qui soit plus infidele que la felicité humai-
 ne. Grand Dieu, createur & gouverneur de tou-
 tes choses, quel est cest animal que tu as ietté
 dedans ce recoin si eslongné de tous? qu'il est
 audacieux, insolent, babillard! O le chetif belistre,
 desnudé de tout bien! la proye des voluptez! qu'il
 est sot, glorieux & estourdi! O qu'il seroit bon
 au genre humain de n'auoir point esté, ni de n'a-
 uoir eu des successeurs par tant d'aages! ou qu'il
 eust receu quelque autre present plus precieux
 que la volupté. Que dis-tu? N'a-il point ob-
 tenu plus grand auantage? Il faut, comme dit le
 poete, plaider la cause de Iupiter. Dieu a fait pre-
 sent à l'homme, de l'entendement & de la raison,
 & d'une vie meslée de substance mortelle & im-
 mortelle, comme vn animal logé en vn lieu mi-
 toyen, prenant vn corps de fragilité mortelle, &
 vne ame d'origine immortelle. Pourtāt la volu-
 pté appartient proprement au corps, & la raison à
 l'ame.

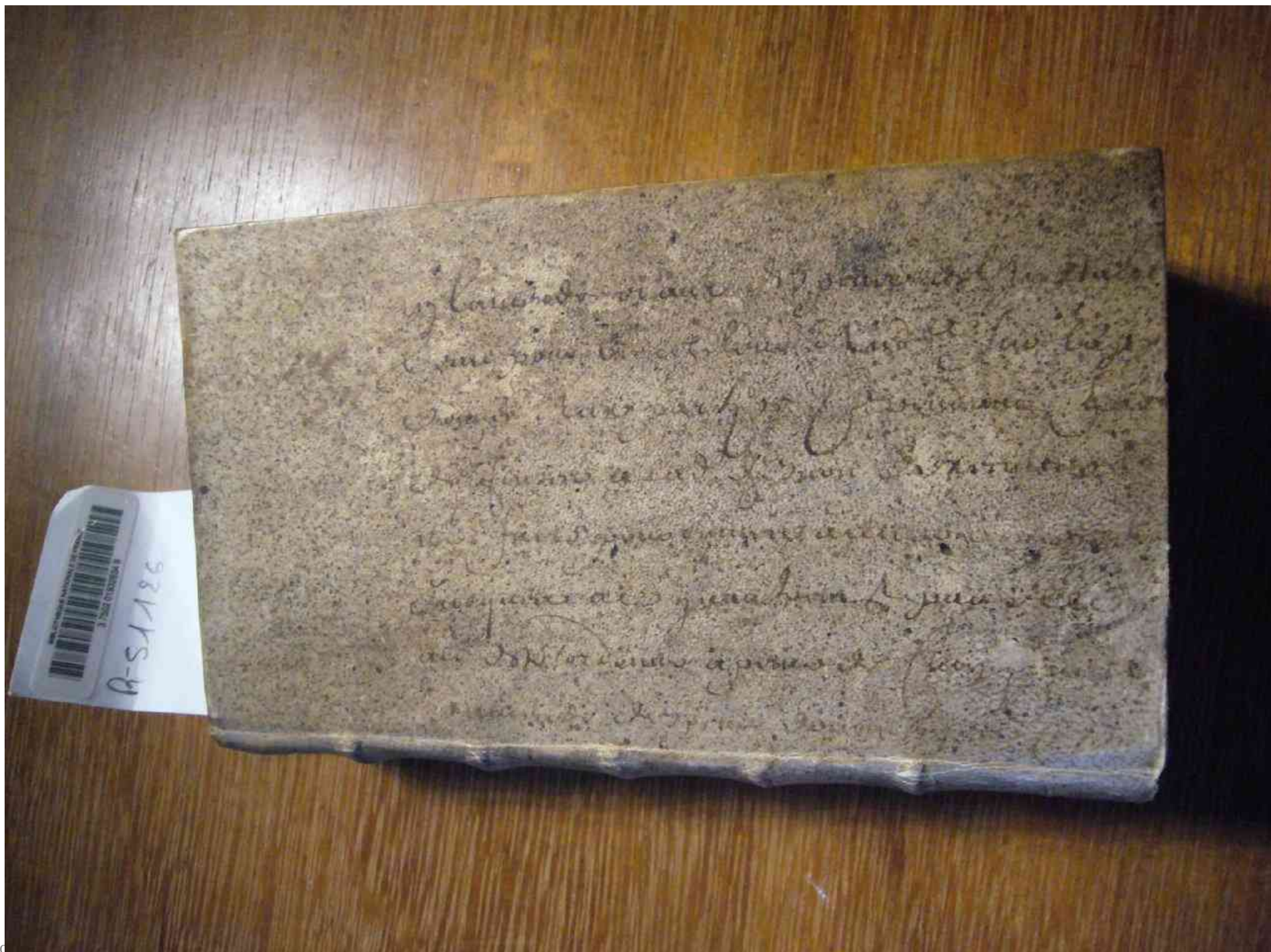
l'ame. Mais le corps lui est cōmun avec les bestes
brutes. L'ame raisonnable est son bien propre. La
dōques est le biē de l'ame, où tu vois son œuvre:
sa son œuvre, où l'instrument dōt elle se sert apa-
roit: la son instrument, où est son efficace. Cōmē-
ce par icelle, & puis apres n'importe si tu dis que
le corps est maintenu par l'ame, ou l'ame garan-
tie par le corps. Jugeāt ainsi tu as trouué ce qu'il
faut. Qui appelles-tu l'instrument de l'ame? l'entē-
dement. Il faut donc chercher l'œuvre d'icelui. Et
qu'est-ce d'un tel œuvre? La Prudēce. Ainsi ie dis
que tu as trouué le biē qui t'estoit proposé. Pour-
tāt, si quelqu'un mesprisant telle partie agreable
à Dieu, s'employe à contēter cest animal abiect,
petulant, gourmand, voluptueux, qui est le corps,
à qui pourrons nous comparer telle nourriture?
Les poetes feignent qu'il y eut iadis en Thessalie
des Centaures, qui depuis le nombril en bas es-
toient cheuaux, & hommes en tout le haut: qu'à
cause de ce desordre on les nourrissoit à la façon
des bestes. Combien dōc qu'ils vissent & parla-
sent cōme les autres hōmes, neantmoins par leur
nourriture & desmarche ils se reconoissoyēt be-
stes. Ils viuoient en hōmes, & hantoyent ensem-
ble cōme bestes: car ils viuoient à la façon des au-
tres, & se mesloyēt ainsi que les bestes. Combien
doncques qu'un Cētaure vist & parlast cōme les
autres personnes, neantmoins il cōfessoit sa natu-
re brutale par la nourriture & desmarche. Car les
cētaures viuoient en hōmes, & se mesloyēt ensem-
ble cōme des bestes. Les poetes & leurs disciples
nourrissiers de l'ācienne & tresnoble muse, nous
ont fait clairement entendre, que les voluptez

s'entretiennent & sont liees ensemble. Combien de fois est il auenu, que les parties basses & brutales ont vsurpé la tyrannie & tyranniquement dominé? que les conuoirises enflammées ont detenu comme prisonniere la noblesse de l'ame. A cause des seruices deshonestes l'homme est transformé en beste. Ce sont les fictions des Centaures: voila ce que signifient les Gorgones, Chimeres, Geryons & Cecropes. Oste la gourmandise, l'homme n'aura plus de partie bestiale: arrache la chaleur infame, le centaure n'a plus quatre pieds. Car tandis que le corps & l'ame seront iointes ensemble, ou que l'homme enclinera aux vices; force est que les conuoirises paroissent comme maistresses, & que l'esprit parle apres eux, & face l'echo de leur voix.

* *
*

F I N.





Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or letter. The text is written in a dark ink on a textured, aged paper. The script is somewhat faded and difficult to read, but appears to be a formal or official document. The text is arranged in several lines across the page.

R-S1126

